



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 25, No. 1/2 (1927), pp. 139-148

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526840>

Accessed: 20/02/2011 08:10

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

il eût fallu mentionner la version chinoise détaillée qui se trouve dans une traduction de la fin du III^e siècle (la date précise de 285 donnée généralement pour cette traduction est douteuse) et qui a été étudiée dès 1904 par Ed. Huber (*BEFEO*, IV, 704—707); cf. aussi Chavannes, *Cinq cents contes*, II, 380—388, et III, 146.

P. Pelliot.

Tibet, Past and Present, par Sir Charles BELL, Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8, XIV + 326 pages, avec ill. et cartes.

Sir Charles BELL, auteur d'une *Grammar of colloquial Tibetan* et d'un *English-Tibetan colloquial Dictionary* qui, en 1919 et 1920, ont atteint leur seconde édition, a le grand avantage d'avoir vécu près de vingt ans dans les régions himalayennes, et plus particulièrement d'avoir fait une résidence assez prolongée à Lhasa même comme représentant politique du gouvernement anglais. Ce qu'il nous dit du Tibet contemporain est ainsi le fruit d'une connaissance personnelle; aussi son livre n'a-t-il pas été apprécié seulement dans le monde anglo-saxon, mais traduit en allemand presque aussitôt (*Tibet einst und jetzt*, Leipzig, Brockhaus, 1925, in-8, xv + 335 pages); il se trouve même que le seul compte rendu important que j'aie vu consacrer au *Tibet* est celui de l'édition allemande que M. W. A. Unkrig a donné dans l'*Anthropos* de mai-août 1926 (pp. 640—643).

Les circonstances ont mêlé Sir Charles B. à une période particulièrement agitée de l'histoire du Tibet, depuis le moment où le Dalai-lama, chef du parti national tibétain, fuyait en Mongolie et en Chine devant l'expédition anglaise conduite à Lhasa par Sir Francis Younghusband (1904); revenu à Lhasa en 1909, c'est aux Indes que le Dalai-lama se réfugiait l'année suivante quand, par un renversement de la situation, c'était au tour des Chinois de marcher sur la capitale du Tibet. En 1912, à la suite de la proclamation de la République en Chine, les troupes chinoises de

Lhasa durent capituler, et le Dalai-lama revint dans la ville sainte. Lors de la grande guerre, il offrit un contingent qui se battait aux côtés des troupes britanniques. Aujourd'hui le Tibet est un des cinq constituants de la République chinoise, mais avec une autonomie qui équivaldrait presque à l'indépendance si le pays ne devait d'autre part tenir le plus grand compte des avis qui lui sont donnés par l'Angleterre. Entre l'Angleterre, la Chine et la Russie agissant par la Mongolie indépendante et les Bouriates de Sibérie, le Dalai-lama, malgré les épreuves et les revers, a su en somme bien jouer sa partie au mieux des intérêts de sa nation.

De ces événements qui s'étendent sur une vingtaine d'années, Sir Ch. B. retrace un tableau vivant où il entremêle ses souvenirs et impressions, en particulier ceux de la mission qu'il remplit à Lhasa de novembre 1920 à novembre 1921. Aucun des ouvrages consacrés au Tibet n'est à ce point de vue aussi intéressant et aussi instructif. Mais, ceci dit, il faut bien ajouter que *Tibet past and present* a à d'autres points de vue des faiblesses singulières et qui surprennent de la part d'un auteur qui, sans être un philologue professionnel, passe par un tibétisant averti.

Je laisserai de côté la question des transcriptions, sur laquelle M. Unkrig a surtout insisté dans son compte rendu. Sir Charles écrit les mots tibétains non pas d'après leur orthographe, mais d'après leur prononciation réelle; c'est une grosse gêne, car cela ne permet pas dans bien des cas, et en particulier faute d'indiquer les tons, de rétablir la forme originale; mais le point de vue de Sir Charles peut se défendre dans un ouvrage qui n'est pas destiné aux seuls philologues, et plusieurs des fautes réelles que relève M. Unkrig ne se trouvent que dans la traduction allemande¹⁾; on

1) Toutefois M. Unkrig se trompe lui-même quand il rétablit en *ye-šes bšes-gñen, prajñāmitra*, le „*ge-she*” de Sir Charles (p. 53); ce „*ge-she*” représente *dge-bšes*, abréviation usuelle de *dge-wa'i bšes-gñen, kalyāṇamitra*.

eût pu souhaiter toutefois un appendice où la forme correcte des mots eût été donnée à côté de leur prononciation populaire.

Il est plus grave que Sir Ch. B., écrivant un livre sur le passé du Tibet aussi bien que sur son présent, soit si peu au fait de l'histoire ancienne du pays. Non qu'il ne cite des sources tibétaines, et même certaines qui ne sont pas jusqu'ici généralement accessibles¹⁾. Mais il est aujourd'hui bien établi que la chronologie de ces sources tibétaines tardives ne mérite pas créance, et qu'il faut la corriger au moyen des sources chinoises; comment un spécialiste du Tibet, passé et présent, peut-il encore dire par exemple (p. 27) que Ral-pa-čan régna „in the latter part of the ninth century”? Il faut avancer cette date d'un demi-siècle. La chronologie des Dalai-lama, empruntée à Rockhill, est moins fantaisiste sans être encore bien exacte.

A la p. 55, Sir Ch. B. parle du „Inmost Seal” (*bug-tam* = *sbug-tham*) du Dalai-lama, qui „bears on it the words ‘Gan-den Po-trang’, ‘The Blissful Palace’, and ‘Dalai-Lama’”, et ajoute que le portrait du Dalai-lama reproduit au frontispice de son livre est scellé avec le „Inmost Seal”. Ceci est tout à fait déconcertant. „Gan-den Po-trang” répond à „dGa’ldan pho-brañ”, mais ce terme

1) Ce sont: 1^o Le „Pu-tön Rim-po-ch’e’s Chö-chung”; 2^o Le „Pa-wo Tsuk-lak-re Chö-chung”; 3^o Le „Tep-ter Ngön-po”; 4^o Le „Gye-rap Salwe Melung”; 5^o Le Ladakh Gye-rap”; 6^o „Biography of Sö-nam Gyatso”. M. Unkrig a rétabli les titres des n^{os} 3 et 4, qui sont naturellement le *Deb-ther sñon-po* et le *rGyal-rabs gsal-wa’i me-luñ*, mais a renoncé à identifier les autres. Il ajoute toutefois, renvoyant à Schmidt, *Gramm. d. tibet. Sprache*, 1832, 216, que „Gye-rap ist ein kontrahiertes und verstümmeltes *Šes-bya rab-gsal*”; mais Schmidt ne dit rien de tel, et „gye-rap” est simplement *rgyal-rabs*. Le n^o 5 est le *La-dvags rgyal-rabs*, ou *Chronique du Ladakh*, celle-là même que M. A. H. Francke vient de publier (*Antiquities of Indian Tibet*, II [1926], 1—148). Le n^o 6 est la *Biographie de bSod-nams rGya-mcho*. Restent les n^{os} 1 et 2. Il est clair que le n^o 1 est à rétablir en „*Čhos’byuñ* du Bu-ston *rin-po-éhe*”, autrement dit c’est la chronique religieuse du célèbre lama Bu-ston (cf. par exemple Van Manen, *A contribution to the bibliography of Tibet*, dans *JASB*, N. S., XVIII [1922], 495); mais je ne puis identifier le n^o 2, encore qu’il soit aussi un *Čhos’byuñ*, et dans le titre duquel entre le terme *gcug-lag*.

ne figure pas sur le sceau en question; celui-ci, un peu effacé sur la planche du frontispice, et beaucoup plus net sur la reliure du livre, porte clairement „Tala'i | blama'i rca | thamka rgyal”, „Véritable sceau royal du Dalai-lama”. Il est vrai que ce sceau n'est pas écrit en lettres tibétaines ordinaires, mais dans ce que les Tibétains appellent *hor-yig*, „lettres mongoles”, c'est-à-dire dans l'alphabet inventé à la cour de Khubilai par le lama 'Phags-pa en 1269. Mais quand ce même sceau a été précisément l'objet de plus d'une demi-douzaine de notes et d'articles dans le *JRAS* de 1906, 1910, 1911, 1912 et 1915, on ne comprend pas que Sir Ch. B. puisse encore se méprendre à ce point sur son texte¹⁾.

Le peu de créance que méritent les traductions de Sir Ch. B. ressort avec évidence de son Appendice III, „Defeat of the Gurkhas in A.D. 1792” (pp. 275—278). Je n'en ai pas le texte

1) A première vue, le seul mot douteux du sceau est *rca*, car, dans l'alphabet 'phags-pa régulier, le *c* est une lettre à part, et non un *č* surmonté d'un élément qui le modifie; mais une des tables publiées par M. Francke (p. 1212) montre cette modification dans toute la série des affriquées (*c*, *ch* et *j*). Il y aurait beaucoup à reprendre dans le détail des articles qui ont été publiés au sujet des sceaux tibétains en 'phags-pa (c'est ainsi que M. E. H. Walsh, dans *JRAS*, 1915, 12—13, a pris pour d'anciens sceaux mongols en 'phags-pa ce qui n'est que de l'écriture chinoise „sigillaire”). Mais la question se pose aussi de savoir comment l'écriture 'phags-pa a ainsi survécu au Tibet. Elle a pu y rester en usage sans interruption, mais, à la rigueur, on pourrait supposer aussi que la tradition s'en était maintenue dans des milieux bouddhiques de la Mongolie orientale ou méridionale, et que ces „lettres mongoles” (encore qu'inspirées de l'alphabet tibétain) sont revenues au Tibet et y sont devenues en usage pour les sceaux parce qu'elles auraient été employées dans le sceau qu'à la fin du XVI^e siècle le prince mongol Altan khan donna au premier Dalai-lama, en même temps qu'il lui conférait ce titre même de Dalai-lama qui, ne l'oublions pas, est mongol et non tibétain. Ce ne serait peut-être qu'à cette date que, par suite d'une mauvaise connaissance de l'alphabet 'phags-pa, ou pour le rapprocher du système tibétain ordinaire, la série des affriquées 'phags-pa véritables aurait été abandonnée pour être remplacée par une série nouvelle où, comme en tibétain, les affriquées sont notées avec les palatales correspondantes modifiées à la partie supérieure par un signe diacritique uniforme. Peut-être aussi pourrât-on tirer certaines conclusions de l'examen des sceaux de bronze en écriture 'phags-pa qui se trouvent encore assez fréquemment dans la Chine du Nord, mais auxquels je ne sache pas qu'aucun travail ait été encore consacré.

tibétain original, qui est gravé sur pierre à Lhasa; mais ce texte tibétain n'est que la traduction d'une composition due à l'empereur K'ien-long lui-même, et qui est reproduite entre autres dans le chapitre de tête du **西藏圖考** *Si tsang t'ou k'ao*¹⁾; le titre en est **御製十全記** *Yu tche che ts'iuun ki*, „Récit des dix [victoires] complètes, composé par l'Empereur”. Ces 10 victoires sont les deux campagnes contre les Dzungar, la campagne contre les Musulmans (le „Hu-i Se” de Sir Ch. B. est pour **回子** Houei-tseu), les deux campagnes contre le **金川** Kin-tch'ouan (au Sseu-tch'ouan)²⁾, la campagne contre T'ai-wan (Formose; c'est le „Ta-i Wan” de Sir Ch. B.), la campagne contre le Mien-tien (la Birmanie; le „Mi-han-tan” de Sir Ch. B.), la campagne contre le Ngan-nan (Annam; faussement lu „An-tan” au lieu de „An-nan” par Sir Ch. B.), enfin les deux campagnes contre les Gorkha (Gurkha; le Népal). C'est en commémoration de ces deux dernières victoires qui complétaient la série que le monument fut composé, traduit et gravé³⁾.

Sir Ch. B. traduit ainsi le début de l'inscription: „It comes to

1) Ce monument n'est pas reproduit dans les albums de MM. O. Franke et B. Laufer, *Epigraphische Denkmäler aus China*.

2) Les textes du XVIII^e siècle distinguent le **大金川** Ta Kin-tch'ouan ou „Grand Kin-tch'ouan”, et le **小金川** Siao Kin-tch'ouan ou „Petit Kin-tch'ouan”. Le Ta Kin-tch'ouan est le cours supérieur du **大渡河** Ta-tou-ho; il coule du Nord au Sud et vient passer sensiblement à l'Est de Ta-tchien-lou; le Siao Kin-tch'ouan coule du Nord-Est au Sud-Ouest, passe juste au Nord de ce qui est aujourd'hui le siège du **懋功縣** Meou-kong-hien et se jette dans le Ta Kin-tch'ouan dont il est le principal affluent de gauche; les cartes modernes les appellent respectivement **大金沙江** Ta Kin-ho et **小金沙江** Siao Kin-ho. D'après le **聖武記** *Cheng wou ki* de Wei Yuan (7, 23 r^o de la rééd. xylogr. de Canton, 1881), les noms indigènes du Ta Kin-tch'ouan et du Siao Kin-tch'ouan sont respectivement **促浸** Ts'ou-ts'in (= *Chu-chin ou *Chu-chen) et **償納** Tsan-na (*Can-na); ce sont là évidemment les „Tsa-la and Chu-chen” de Sir Ch. B.; l'orthographe tibétaine véritable de l'inscription doit être Čhu-čhen et bCan-lha; sur ces noms, cf. l'important travail de Haenisch dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, IX, 67—131, en particulier p. 73.

3) M. Haenisch a parlé brièvement de l'inscription chinoise dans *Ostasiat. Zeitschr.*, IX, 180, mais en la datant par erreur de 1799.

my mind that my mind was formerly attached to the Yü-kur writing. According to the writing of Che-u-kur the acts of the respectful and sympathetic Amban, and of the Owner of the country, able to perform all things, are set down here. It is written in a chapter of the Lü A-u that, when the mind is in a good state, the mind and the deeds are joined together. However, he who acts in accordance with the above precepts will obtain the approval of the Heavenly Protector and will gain reward. As my conduct was on these lines, I gained all the merits necessary for carrying out the ten wars to a successful conclusion. It is fitting that they should be carved on this monument." Dans une note, Sir Ch. B. ajoute que le „Protecteur Céleste” est „l'empereur de Chine”.

Le sens réel est tout différent, et voici comment il faut entendre ce début: „Commemorer’ (記 *ki*), c'est ‘[décrire] un but [atteint]’ (志 *tche*)¹). Dans les *Livres de Yu* (虞書 *Yu chou*), [il est dit]: „Mon intention a été fixée d'abord”²); [ici le mot *tche*] se rapporte donc à l'esprit. Dans la [section du] „mandarin du printemps” du *Tcheou li*, [il est dit]: „[Le petit annaliste] a charge des documents (*tche*) des principautés [féodales soumises à l'empereur]”³); [ici le mot *tche*] se rapporte donc aux choses. Dans le [chapitre] *Lu-ngao* [du *Chou king*, il est dit]: „Les buts (*tche*) doivent s'en tenir à ce qui est la voie [droite]”⁴); ici [le mot *tche*] s'applique simultanément à l'esprit et aux choses. Mais dans tous ces cas on ne sort pas de ce qui est la voie [droite]. Ce n'est qu'en obtenant

1) Le mot *ki*, „commémorer”, „récit”, est celui même qui entre dans le titre du morceau. K'ien-long le rapproche ensuite d'une manière assez factice de *tche*, qui signifie „intention”, „volonté”, „but”, mais aussi „document historique”, „description”; les citations qui viennent ensuite emploient *tche* tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre; c'est par un artifice de rhéteur que K'ien-long les ramène à une unité tout extérieure.

2) La citation est dans le *Ta yu mo* qui est le 2^e ch. de la section *Yu-chou* dans le *Chou king*; cf. Legge, *Chin. Class.*, III, 63.

3) Cf. Biot, *Le Tcheou-li*, II, 110.

4) Le *Lu-ngao* est un chapitre du *Chou king*; cf. Legge, *Chin. Class.*, III, 349.

la voie [droite], qu'on peut être d'accord avec le Ciel et espérer ainsi de recevoir ses bienfaits. Dans ces conditions, les mérites guerriers de mes dix [victoires complètes] doivent être suffisamment conformes à ces [règles] pour qu'on puisse les noter (*tche*) afin de les commémorer (*ki*)."

Il n'y a pas grand rapport, on le voit, entre ce texte et la traduction qu'en a donnée Sir Ch. B. Et j'admets très volontiers, sans avoir même la version tibétaine pour m'en assurer, que cette phraséologie chinoise devait être assez peu intelligible sous un déguisement étranger; mais Sir Ch. B. aurait pu s'apercevoir que sa traduction pêchait contre le sens commun, et s'en expliquer au moins dans une note. En tout cas, comme il savait que le morceau émanait de l'empereur, il était hors de question que l'empereur se donnât à lui-même le titre de „Protecteur Céleste”.

Plus loin, on lit chez Sir Ch. B. (p. 276): „The wicked minister was degraded, and the famous Chang-chun was sent. The latter arranged on a large scale for provisions and wages. Fu-kang men appreciated my gifts highly.” Le texte réel est: „On punit les serviteurs médiocres, on choisit des chefs renommés, on renforça l'armée, on prépara des approvisionnements. 福康安 Fou-k'anggan et autres furent profondément sensibles à mes pensées....”.

A la même page 276, les 索倫 So-louen ne sont pas „un district de la partie supérieure de la province de Gia-rong, annexé par la Chine en 1863”, mais les Solon de Mandchourie. Enfin et surtout, à la p. 277, on lit: „Formerly, in the time of King Thang Tha-i Tsung, there was a conference with the Chi-li”, et Sir Ch. B. ajoute en note: „Apparently the British. The Tibetan word for foreigners of European extraction is 'Chi-ling'.” L'empereur T'ai-tsong des T'ang a régné de 627 à 649, et il est évidemment inattendu de le mettre en rapports avec les Anglais. Le texte rap-

pelle en réalité les relations de T'ai-tsong avec le qaghan 頡利 Hie-li des Turcs (T'ou-kiue) septentrionaux ¹⁾.

P. 278, le prétendu livre „*The Planets and the Stars*” est le *Yi king*, et la phrase suivante ne signifie pas: „Now understand this and do not forget it”, mais „J'accepte ces paroles avec un vrai respect et n'oserais les oublier”.

L'exemple de cet appendice III montre toutes les difficultés et tous les pièges qu'un texte tibétain même moderne offre à un homme qui parle tibétain dès que le texte sort de la routine bouddhique. Ceci oblige à n'accepter que jusqu'à plus ample informé les traductions que Sir Ch. B. donne dans ses appendices I et II de deux inscriptions tibétaines du „milieu du VIII^e siècle” et de *circa* 763 A.D. qui se trouvent encore aujourd'hui à Lhasa. On sait qu'il y a à Lhasa plusieurs inscriptions très importantes, parfois bilingues, qui datent de la fortune éphémère de l'empire tibétain. Elles sont assez endommagées, et M. Waddell a en outre massacré celles qu'il a publiées dans le *JRAS* de 1909 et 1910. Sir Ch. B. nous apprend (p. 271) qu'il y a à Lhasa huit inscriptions anciennes sur piliers de pierre et une à Sam-ye (bSam-yas); toutes ne sont pas d'ailleurs d'une grande antiquité, puisque la 3^e de celles qu'il traduit n'est autre que l'inscription de 1792 dont j'ai parlé en détail plus haut. Quoi qu'il en soit, il serait d'autant plus important d'avoir le texte exact des copies faites par ou pour Sir Ch. B. qu'elles ont été prises après que le gouvernement tibétain eut consenti à faire laver les piliers. Pour l'inscription de *circa* 763, et qui est celle que M. Waddell date de 764, la traduction de Sir Ch. B. suppose dans bien des cas des lectures différentes de celles que

1) Quelle que soit la transcription adoptée dans la version tibétaine pour Hie-li (peut-être *Či-li pour une mauvaise lecture *Ki-li), elle eût dû suffire à écarter l'hypothèse de Sir Ch. B., car s'il est vrai que le nom des „Anglais” est *prononcé* Chi-liñ, il est toujours *écrit* Phyi-gliñ, mot-à-mot „étranger”; une faute sur ce point serait *a priori* invraisemblable dans une inscription savante et soignée.

M. W. avait adoptées. C'est ainsi que, pour le mot que M. Waddell (*JRAS*, 1910, 1258) lisait *ža-ža*, en ajoutant en note à la fois que c'était „évidemment” un mot chinois et en tentant cependant d'y retrouver le tibétain *žva-žva*, „chapeau”, Sir Ch. B. écrit 'A-ža; il confirme ainsi, sans la connaître, la correction 'A-ža, nom tibétain des T'ou-yu-houen, à laquelle j'avais déjà songé, pour ce passage (cf. *J. A.*, 1912, II, 523). Pour certaines de ces inscriptions, nous avons à Paris les moyens d'améliorer beaucoup les déchiffrements largement fantaisistes de M. Waddell, mais avons renoncé provisoirement à entreprendre ce travail sur l'annonce de celui que Sir Ch. B. poursuivait sur le même sujet (cf. *T'oung Pao*, 1925/1926, 73). Nous attendrons encore, avec un peu moins de confiance dans les résultats, mais en exprimant surtout le vœu que Sir Ch. B. publie les textes tibétains eux-mêmes, et si possible en fac-similé. Grâce à ces inscriptions, aux chroniques tibétaines anciennes retrouvées à Touen-houang et aux textes chinois, il sera enfin possible de retracer avec quelque exactitude l'histoire de l'empire tibétain depuis le début du VII^e siècle jusqu'au milieu du IX^e.

Malgré les réserves assez sérieuses que j'ai dû faire sur la partie historique et épigraphique de *Tibet past and present*, il ne faudrait pas croire cependant que toute la valeur du livre réside dans le récit de l'histoire politique du Tibet au cours des vingt-cinq dernières années. Outre des illustrations très évocatrices, Sir Ch. B. a beaucoup à dire sur les mœurs du pays. Comme il convenait dans une revue du type de l'*Anthropos*, M. Unkrig a attiré l'attention sur ce côté ethnographique du livre. Je dois toutefois me séparer de M. Unkrig sur un point. Sir Ch. B. emploie (p. 34) le mot „Ong-kö” pour désigner les images funéraires, et M. Unkrig en a conclu que le mot mongol *ongghot* (*ongγot* = *oŋγot*), qui a

le même sens, était peut-être d'origine tibétaine¹⁾. Mais il n'est pas douteux qu'„Ong-kö” est écrit 'Ongod, tout comme dans le texte parallèle de Huth, *Gesch. d. Buddhismus in der Mongolei*, II, 220, que M. Unkrig lui-même a rappelé. Il s'agit d'un mot mongol employé par bSod-nams rGya-mcho dans un discours adressé aux Mongols, et c'est là sûrement un mot bien mongol et non tibétain, mais que l'écriture syllabique tibétaine même oblige de couper en deux monosyllabes apparents. On sait que Yule inclinait à retrouver les *ongghot* dans la divinité Natigay que mentionne à plusieurs reprises Marco Polo (cf. éd. Yule-Cordier, I, 257—258, 456; II, 479); mais Marco Polo spécifie que c'est là la divinité de la Terre, et il me paraît donc beaucoup plus probable d'y voir, avec Dorji Banzarov, la vieille déesse mongole de la Terre Ätügän ou Itügän (cf. sur elle le § 113 du *Yuan tch'ao pi che*), dont le nom se trouve déjà peut-être dans le nom des monts Ötükän sous les T'ang (par contre, malgré l'opinion courante, j'hésite à en rapprocher le Ytoga de Plan Carpin, car Plan Carpin donne celui-ci comme synonyme du *roman gam*, „chamane”; or il y a un mot mongol bien connu *iduyan* ou *uduyan*, „femme chamane”; pour qu'il s'agit de la déesse Ätügän ou Itügän, il faudrait peut-être supposer chez Plan Carpin une confusion, d'ailleurs possible, entre les deux mots)²⁾.

P. Pelliot.

1) Le 故宮攝影集 *Kou kong chö ying tsi* (1^{re} série, 2^e fasc., pl. 34; l'ouvrage est de 1925) reproduit deux „idoles d'étoffe” (布偶像 *pou ngeou-siang*) qui se trouvent encore aujourd'hui dans une salle de la partie nord-ouest du K'ouen-ning-kong (un des bâtiments du Palais impérial de Pékin); je n'ai pas d'autres renseignements à leur sujet, mais on est tenté d'y voir l'équivalent mandchou des *ongghot* mongols.

2) *Onghhot* est le pluriel de *ongghon*; on sait que Rašidu-'d-Din a un mot *ونقون* (var. *ونقون*) qu'on a lu généralement *ongon* et identifié au mongol *ongghon* (cf. Berezin, dans *Trudy Vost. Otd. I. R. A. Obšč.*, V, 24—27, et van Berchem dans van Berchem et Strzygowski, *Amida*, 80); les tribus turques oghuz, selon Rašid, avaient chacune un animal protecteur (généralement un oiseau), que la tribu ne chassait ni ne mangeait, et